

Antonello Palumbo

Carnet d'un poète
assis sur l'horizon

Illustration
Perlette Adler

éditions Les Carnets du Dessert de Lune

L'horizon de nous

L'horizon de nous a été publié en 1999 par les éditions L'horizon Vertical
avec des dessins de Perlette Adler

*Le plus terrible, ce n'est pas quand
tout a été consumé, c'est l'insondable
innocence de ce qui a survécu à toutes
les catastrophes.*

Pierre Mertens

Histoire 1

Nous sommes à la recherche
du papillon de l'invisible.
Celui dont les ailes s'illuminent
quand il se pose.
Nos mains sont à ce moment-là trop petites
pour contenir nos larmes,
et pas assez douces pour servir de nid.
Nous les maudissons.

Dans la clarté de la nuit,
les rues sont des lits sans rivière.
Nous attendons celle qui au même moment
se penchera pour écouter l'eau.

*C'est l'histoire d'un homme
qui vient d'un pays où il n'y a pas de fleurs.
Le jour où il en voit une, il tombe, il meurt.*

Histoire 2

Nous sommes tous portés à l'immobilité.

Aux grilles, des souvenirs sont empalés.

Aux fenêtres,
derrière les rideaux transparents,
des yeux nous regardent
et creusent à l'intérieur.

Aux cimes des arbres,
il y a les tapis qui nous attendent
pour s'envoler.

Aux creux des vagues,
nos espoirs
(mais avons-nous encore le souffle ?)

Nous sommes comme ces petits oiseaux
qui sautillent sur les dents des crocodiles,
criant de plaisir à chaque fois, d'avoir vécu
cette seconde entre la fin de la bouche
qui écrase et la liberté du vent, du monde.

*C'est l'histoire d'un homme
qui vient d'un pays où il n'y a pas d'églises,
pourtant, de temps en temps,
les cloches sonnent.*

Histoire 3

Nous sommes emportés dans les rapides.
Nos membres se fracassent aux rochers.
Au loin, on aperçoit la vapeur,
et au-dessus, une Lune pleine.
Nous rêvons à la mer, aux étoiles
et au papier qui coupe les doigts.

Nous pensons
qu'il faut pardonner une dernière fois,
chercher des remords,
des regrets, des fautes
que nous n'avons jamais commises,
si ce n'est dans nos moments de folie.
Mais déjà nos yeux se ferment,
nos doigts commencent à disparaître...

C'est à ce moment-là,
c'est toujours dans ces moments-là
qu'apparaît une branche,
un tronc, un arbre,
une forêt entière
qui file à toute allure,
à contre courant.
Nous lançons une main.

*C'est l'histoire d'un homme
qui n'a jamais vu la mer...
Le jour où il la voit pour la première fois,
il se trouve au sommet d'une montagne.
Il court, il plonge.*

Histoire 4

Nous recherchons la beauté.
Nous finissons au bord de la mer,
avec nos yeux incapables de la voir.
Nous essayons avec notre langue
d'effacer tous les souvenirs ;
mais ils reviennent tous de plus belle.
Notre langue s'use.
Désormais,
nous mêlerons à tout
ce goût de sable mouillé.

Quand ils seront finalement partis,
nos regards se croiseront,
nous aurons perdu la parole.

Nous comprendrons alors tous nos silences.

*C'est l'histoire d'un homme
qui vient d'un pays où il n'y a pas de femmes.
Le jour où il en voit une
pour la première fois,
il comprend l'utilité de ses mains.*

Histoire 5

Nous tissons des rêves sans fin.
Toucher cet éclat de Lune
au milieu de l'océan :
notre seule recherche.
Notre lucidité ressemble à ces bateaux
qui naviguent peureusement
sur la ligne d'horizon,
où tous les marins se sont bandés les yeux.

Nous voudrions demander
aux étoiles de mer,
si elles regrettent le ciel,
si elles se souviennent encore
de cette envie d'eau et d'azur mélangés.

Que faisons-nous avec toutes ces clés
au milieu de l'océan ?

*C'est l'histoire d'un homme
qui rêve d'évasion.
Il court, il plonge, se cogne,
fonce à nouveau, se blesse à saigner
jusqu'au moment où il s'aperçoit
qu'il s'est perdu au fond de lui-même.*

Histoire 6

Nous sommes de pauvres, grands, beaux
et misérables rêveurs.

Nous voulons comprendre les étoiles
encore et toujours.

Nous voulons ses yeux à elle,
elle qui passe

se glissant entre le ciel et la terre.

Nous voulons tous les silences :
ceux des mains qui se cachent
ceux des lèvres qui tremblent
avant les mots beaux.

Nous voulons tous les espoirs.
Nous voulons apprendre à marcher
sur ce fil tendu au-dessus du vide
qu'on appelle la Terre.

Nous voulons continuer ce geste
arrêté au bord des milliers de fois.

*C'est l'histoire d'un homme
qui trouve enfin la porte qu'il cherchait.
Mais il se rend compte qu'il n'a plus la clé.
Heureusement, la porte est ouverte.*

Histoire 7

Nous nous accordons une trêve.
Nous parlons,
nous croisons des mains moites,
nous touchons des tissus,
nous frôlons des églises ;
nous allons même jusqu'à retirer les mines
posées aux quatre coins de notre maison.
Nous mangeons,
nous buvons aux tonneaux,
nous crachons
sur les pavés gris de notre conscience.
Nous crions,
nous chantons les yeux embués
jusqu'au moment où quelqu'un siffle.

Nous nous retrouvons
au milieu de nos catastrophes quotidiennes,
à errer à travers nos vertiges.
Dans notre poche
des petits mots écrits
par notre plus grand ennemi :
*« Notre vie, cet hôtel
dont nous ne sommes pas le propriétaire,
mais seulement le gérant ».*

Nous attendons
celui qui nous donnera le courage
de briser notre dernière clé.

*C'est l'histoire d'un homme
qui renie sa condition d'homme.
Il rêve de devenir une chose,
immobile à jamais certes,
mais sans plus de combat à mener
(et à perdre).
Ce coupe-papier perdu à jamais
dans le fond du grenier.*

Histoire 8

Après toutes nos tentatives,
tous nos recommencements,
nous n'avons toujours rien obtenu.
Nous vieillissons, nous nous usons...
Nos yeux devinent plus qu'ils ne voient.
Nos mains ne touchent plus rien,
elles flottent au loin comme des drapeaux
au bout d'un mât qui ne tient plus droit.
Dans nos poches, ne restent
que quelques grains de sable et de sel.
Nous nous en voulons d'en avoir privé
cette plage familière et ses yeux à elle.

Nous rêvons d'être nus infiniment,
à faire se suicider tous les habits,
tous les hivers du monde.
Nous voudrions nous agenouiller
au milieu du désert de notre vie,
pauvre, misérable.

Ébaucher le tout premier geste,
en toute conscience,
tout ému, tout doux, tout tendre.

Tous les miroirs qui nous entourent,
se rient de nous, de nos cheveux perdus,
tombés dans le lavabo blanc, de nos cernes,
de nos nuits grises...

*C'est l'histoire d'un homme
qui vient d'un pays où le bruit n'existe pas.
Aucune parole, rien ;
les oiseaux volent en silence ;
tout est dans le geste
et le mot non dit à jamais.
Un jour, une boîte noire tombe du ciel.
Au premier son entendu,
tous ceux qui se trouvent à proximité,
se tordent dans des douleurs effroyables
et finissent par se transformer
en fines particules de poussière.*

Histoire 9

Nous n'avons qu'un but :
attenter à la misère du monde.

Nous ne comprenons pas ces images
ce sang, ces yeux à peine ouverts,
déjà fermés.

Nous refusons de croire
qu'il n'y a rien à comprendre.

Nous continuons à lancer
des bouteilles dans les rues,
elles s'écrasent dans un bruit de mots cassés,
non lus, mal lus, illisibles.

Nous sommes fous, nous y croyons encore
malgré tout, malgré nous...
cet amas, ce dégoût.

Si la mort était un grand lit
ou même y ressemblait seulement,
nous serions partis depuis longtemps.
Mais nous craignons que ce ne soit
qu'une simple paillasse,
qu'un matelas sans plume,
que l'imitation ratée
de la toute première couche.

Mais où sont passés nos rires ?
Eux aussi, ils en ont eu assez de nous.

Quelqu'un commence à tirer le rideau,
nous n'avons pourtant encore rien dit.

*C'est l'histoire d'un homme
qui cherche un mot à marier à une note.
Il n'y a qu'une personne qui puisse écouter.
Le jour où il trouve, elle est là, elle écoute.
Au même moment,
une formidable explosion retentit,
et puis le silence infini.*

Histoire 10

Nous attendons.
Nous attendons le tintement
de cette petite cloche
qui seul peut nous réveiller.
Toute la nuit,
nous avons regardé les étoiles
et quelques nuages
qui s'obstinaient à nous montrer
le chemin à suivre.

Nous avons soif,
soif de mots,
soifs de ces mots que l'on dit tout bas,
que l'on n'est même pas sûr
d'avoir bien entendu,
de ces mots que l'on ne dit qu'une fois...

Il y a longtemps déjà,
nous nous sommes mis à écrire
comme un alcoolique se met à boire
sans jamais parvenir à assouvir sa soif.
Nous avons parcouru le monde
pour leur dire de ne plus cueillir les fleurs...
elles faneront... il ne faut plus...
Ils nous ont battu,
menacé de nous enfermer.
Nous avons alors
enrobé de mensonges nos vérités,
appris à dire oui, à fermer les yeux
non plus pour rêver
mais pour empêcher les larmes de couler...
pour empêcher...

Nous avons arrêté la musique,
l'avons remplacé par des aboiements
et des cris d'oies prêtes à être gavées.
Nous avons regardé ces films
où le rouge domine.
Rien n'y a fait.

Nous sommes toujours sur l'autre rive,
avec nos pensées, nos idées, nos rêves,
notre paresse, maladresse, tristesse...
comme un collier autour du cou
pour être plus libre.

*C'est l'histoire d'un homme
qui n'a plus de jambes mais un rêve :
devenir funambule.*

Histoire 11 (ou le Rayon Noctambule)

Dans notre longue marche,
nous avons perçu finalement
quelques signes.

Des petits points bleutés à l'horizon,
quelques mains qui se sont approchées
doucement.

Nous avons continué notre chemin
sans nous arrêter, sans regarder en arrière,
sans nous dire, qui sait, peut-être là,
sur ce chemin parallèle,
se trouve ce que nous cherchons.

Nous avons touché des pierres...
et goûté leur immobilité, leur paresse...
leur regard à jamais posé...
Mais nous avons été irrités
par leur certitudes...

Nous avons des messages à transmettre,
mais nous ne savons sur quelles ondes.

Nous marchons toute la nuit,
écoutons ceux qui parlent à la terre,
la bouche baveuse,
ceux qui parlent à la Lune,
les yeux luisants,
ceux qui parlent aux arbres,
les bras comme des branches...

Nous avons trouvé
notre repaire pour la nuit...
ce banc de pierre près d'un carrefour...
où nous attendons avec impatience
le rouge de feu rouge à nul autre pareil...

Ce rouge de feu rouge dans la nuit,
à nul autre pareil.

*C'est l'histoire d'un homme
qui peint dans la nuit,
à la recherche
d'une ultime couche de couleur,
quand soudain,
le soleil repointe à l'horizon
et lui lance un rayon noctambule...*

Carnet d'un cinéphile assis sur l'horizon

Carnet d'un cinéphile assis sur l'horizon a été publié en 1995
par les éditions Les Carnets du Dessert de Lune

En juin 1992, Antonello Palumbo commença une chronique cinéma par ces mots : « *Il est toujours difficile de débiter ainsi une nouvelle rubrique. De quel film parler ? Doit-on d'abord écouter son envie ou plutôt parler d'un film qui risque de plaire à tous ? Peut-être faut-il alterner, passer d'un film plus difficile à un film plus populaire.* »

Ses comptes-rendus sont émaillés de notations subtiles qui témoignent de sa connaissance et de son amour du cinéma et qui visent toujours à replacer le film, son réalisateur, ses acteurs dans un contexte cinématographique plus large. C'est une même touche profondément humaine et située au niveau de l'émotion qui court d'un bout à l'autre de ses chroniques. On le sent attentif au jeu des acteurs, à l'éclosion de talents nouveaux, à la confirmation des espoirs et admiratif devant la prestation de comédiens au sommet de leur art.

Aussi souvent qu'il le peut, Antonello réaffirme les valeurs d'amitié, d'amour, d'affection, « la seule chose qui nous reste finalement » contre les errements d'un monde vagabond ?

Éric Allard

IMAGES

*Il y a des montagnes qui se balancent
Il y a des épis de blé accrochés aux nuages
Ne me dites pas non
Je les vois, moi
Je vois la marée
Une marée qu'on n'a jamais vue
Qui envahit tout
Dans un fracas du tonnerre
L'eau pétille et arrache
Les arbres, les maisons
Les églises
Détache le Christ sur sa croix
L'eau qui rend la vue aux aveugles
Donne des mains aux manchots
Des jambes aux petits paralysés
Le ciel se déchire
Un pan tombe sur ma figure
Qui gonfle
Le vent souffle et arrache mes cheveux
Je ne ressens aucune douleur
De la terre jaillit de la lave
Une fissure énorme me sépare de tout
De l'autre côté je me vois comme j'étais
Il y a un millénaire
La lave se répand partout
Dans les écoles*

*Les calculs ont beau chercher
Il n'y a plus rien à faire
Tout est englouti
Tout est à refaire
Les livres sont brûlés à jamais
Il n'y a que les idées dans nos têtes
Des idées et nos mains
Une falaise surgit devant moi
Et je saute
Et je vole
Au milieu d'oiseaux
J'atterris
La fureur du vent me contourne
Emporte tout
Dans un tourbillon qui s'évanouit lentement
Je reste là
Devant moi, le désert
La mer, les montagnes
Qui ne bougent plus
Qui me regardent*

*Alors
Je rentre chez moi
de l'autre côté
De l'écran
De cinéma*

TOUS LES MATINS DU MONDE

Un jour, un jeune homme vient demander à un musicien s'il peut devenir son élève. Il joue de la viole de gambe, un instrument incroyable composé de sept cordes, ressemblant à un violoncelle, et dégageant des sons proches de toutes les émotions humaines. Le maître refuse tout contact avec l'extérieur ; toute sa vie il vivra pour son art et dans le souvenir de son épouse tant aimée et trop tôt disparue. L'élève lui, par contre, poursuit les honneurs et deviendra un musicien reconnu... oui, mais par qui ?

À la fin de sa vie, dans une agonie terrible, il jouera une dernière fois et reverra son maître qui sans un geste l'accueillera près de lui.

Un film intense, pur, austère ; pendant une heure trente, on vit avec un menuisier qui, à partir du bois brut, patiemment, construit, créé l'instrument, quelque chose qui se rapproche du divin.

Aux premiers sons entendus, plus rien n'existe que cette autre dimension, que chacun sent en lui, que certains arrivent parfois à toucher, au contact de laquelle certains se brûlent, cette dimension « humaine » dans le sens de ce qu'il y a de plus grand en nous, de plus beau.

Un film que tout créateur devrait voir, en silence, en méditation, pour ensuite retourner à son travail, humblement, doucement, et continuer l'œuvre.

VERS UN NOUVEL HUMANISME

Depuis maintenant plusieurs mois, quelque chose a changé dans le monde du cinéma. Est-ce une mode ? Un courant ? Une envie passagère ? Une interrogation ? Une modification radicale ?

Sans doute tout cela à la fois...

Cela est probablement dû au fait que nous arrivons à la fin d'un siècle, d'un millénaire, qu'autour de nous les choses s'écroulent : états, empires, idéologies... il nous faut tout réinventer, il nous faut partir sur de nouvelles bases, il nous faut parler pour reconstruire. Cela peut faire peur car autour de nous certains s'énervent, craignent le changement ; mais cela peut aussi nous stimuler : nous sommes peut-être à la veille de grands bouleversements dans tous les secteurs de notre vie, à nous de plonger là-dedans avec envie espoir courage.

Le cinéma a toujours été un grand révélateur, un média-prophète, l'art en général bien sûr aussi...

La liste des films montrant cette nouvelle orientation serait trop longue à énumérer, disons simplement : *Tous les matins du monde*, *Urga*, *Fisher King*, *La belle histoire*, *La double vie de Véronique*, *Céline*... ces films ne racontent pas la même histoire, mais entre eux il y a plus d'un point commun.

C'EST ARRIVÉ PRÈS DE CHEZ VOUS

De quoi s'agit-il ?

L'idée principale est de suivre un criminel lors de ses différentes « expéditions » comme si l'on faisait du simple reportage... la caméra est là présente au moment où la balle, le sang gicle... réalité, vous avez dit réalité...

Ce film est une parodie de ce que l'on appelle les « reality shows », shows télévisés plus connus outre-Atlantique, mais qui commencent à arriver sur nos chaînes. Il s'agit de montrer la réalité de la façon la plus crue possible : la guerre comme si vous y étiez, la drogue comme si vous viviez dans le milieu... Tout le monde s'explique, bourreaux, victimes, violeurs, violés, tout se mélange dans une boue qu'on nous demande de digérer, bien installé dans notre fauteuil...

Certains disent que l'homme a besoin de violence, de sang, du mal en général... C'est faux, nous avons besoin de vivre en paix, heureux, solidaires les uns des autres, entourés d'une nature belle et protégée... Il ne s'agit pas d'une utopie, il s'agit simplement du rêve universel. Une terre sans guerre, sans violence, sans famine, sans peur... Elle est possible si nous voulons y croire.

Ce film est donc un pavé dans la mare. Il est à voir pour éclaircir un peu nos consciences.

L'ODEUR DE LA PAPAYE VERTE

Ici tout se déroule dans une paix, une beauté, une simplicité, un esprit typiquement oriental. Pas un mot plus haut que l'autre, pas de violence, pas de haine. Seulement deux grands yeux d'une petite fille de dix ans, qui a perdu son père et qui pour aider à la subsistance de ses frères et sœurs doit travailler comme servante dans une maison bourgeoise en ville.

Elle est réservée, émerveillée devant la nature, le jardin de la maison où quelques papayes attendent d'être cueillies. La maison est surtout dirigée par la mère de famille qui se prend d'affection pour la servante parce qu'elle lui rappelle sa fille perdue quelques années plus tôt. Le père, lui, un homme à la fois musicien et volage. Il y a aussi trois enfants, trois garçons dont le plus jeune, cinq ou six ans, s'amuse à embêter la servante, c'est la touche d'humour du film.

Et il y a l'amour bien sûr qui transparait tout le long.

Dès son arrivée, Mui (c'est le nom de la servante) est fascinée par un ami de la famille, jeune homme issu de la bourgeoisie... mais toute approche est impossible, ils ne sont pas du même milieu : lui est destiné à un grand avenir dans la musique et elle restera toute sa vie une domestique... à moins que...

On imagine assez bien ce qui va arriver mais il reste le plaisir du comment.

Tout intervient naturellement, petite touche par petite touche. Elle a vingt ans et se retrouve chez lui toujours comme servante. Elle le soignera, le cajolera, ne lui fera manquer de rien... Elle essaiera même un jour de se faire belle pour lui. Alors il comprendra et le miracle aura lieu, lui aussi épris d'elle.

Il lui apprendra à lire, elle deviendra une femme aimée, respectée tout en continuant à garder ses yeux grands ouverts devant les merveilles de la vie.

Un film simplement beau, doux, sensible, optimiste, qui fait plaisir à voir... et mon Dieu, dans la période que nous vivons, cela ne peut pas faire de tort.

BEIGNETS AUX TOMATES VERTES

Curieux titre...

Allons-nous plonger dans les cuisines d'un grand restaurant, glisser à travers entrées, plats de résistances et desserts... ?

Il ne s'agit pas vraiment de cela, même si l'on parle effectivement de cuisine.

Une dame de 80 ans (ou plus) passe ses dernières années dans une maison de repos. Elle n'a plus de famille. Pour seule visite, elle reçoit celle d'Évelyne, une ménagère entre deux âges, plus très jeune mais pas vieille non plus, un peu perdue entre un mari qui la délaisse et les kilos en trop qui l'empêchent de se sentir vraiment bien dans sa peau... Elle a soif d'indépendance, soif d'émancipation, et elle va trouver la force d'aller au bout de ses envies auprès de cette dame plus âgée qu'elle, mais peut-être encore plus vivante, plus dans son temps, plus énergique...

Et la dame raconte, son enfance, son adolescence, entre les deux guerres dans un état du Sud des USA : l'Alabama. Tout a une odeur d'innocence, de fêtes de campagne... C'était l'époque où les voitures démarraient à l'aide d'une manivelle, et les garçons et les filles se rencontraient à la sortie de l'église...

Puis cela évolue... Les enfants deviennent grands, certains s'en vont : morts, naissances, tristesses, joies... Le cycle continue...

Ce film est vraiment un petit bijou de sensibilité, de simplicité. On y parle sentiments mais on ne verse pas dans la facilité : solidarité, amitié, écoute, partage, respect de l'autre, tolérance... On pleure, on rit, on sent les odeurs... c'est notre bras qui prend le miel dans l'arbre à miel entouré de milliers d'abeilles.

Un film sans violence, sans effets spéciaux, sans machines, sans monstre... avec seulement des êtres humaines qui vibrent et nous font vibrer... et pourtant c'est un film made in USA... comme quoi l'exception existe aussi de l'autre côté de l'Atlantique.

À déguster sans modération.

LÉOLO

Écrire sur le cinéma peut servir simplement à donner une information supplémentaire sur un film à l'affiche au moment où l'on parle.

On peut traiter d'un film connu qui n'a pas besoin de publicité pour marcher mais dont on a envie de parler parce qu'il nous a procuré des émotions que l'on veut partager.

Mais on peut aussi écrire pour défendre, pour promouvoir voire pour s'insurger contre le silence qui pèse sur certains films qui mériteraient d'être reconnus.

Le film « Léolo » est de ceux-ci.

Sorti pourtant au dernier Festival de Cannes, il ne semble pas avoir eu les faveurs du public... il n'est resté qu'une semaine à Charleroi...

Pourtant, il y avait là une histoire simple, émouvante, triste, gaie, naturelle qui aurait touché plus d'un spectateur.

C'est un film canadien et il n'est pas facile pour les francophones en général, pour ceux vivant hors de France en particulier, de s'imposer... Où voit-on des films suisses, africains ?

Comme chez nous, il se passe des choses dans le milieu du cinéma de l'autre côté de l'Atlantique, en Amérique, mais pas dans celle dont on parle toujours... le Nord là où il y a plus d'arbres et de lacs que d'habitants... Léolo parle du Canada, parle des habitudes et mœurs de là-bas, parle de la vie avec ses peines, ses chagrins, ses joies... Pas un grand film non...

mais qui aurait pu le devenir...

Alors, voilà, pour ne pas oublier de temps en temps de lever les yeux ailleurs que sur les grandes affiches publicitaires.

SISTER ACT

En ces temps de morosité, de drames, de catastrophes divers où chaque jour semble un peu plus effrayant que la veille et où l'avenir apparaît parfois comme une porte de secours bloquée, une bonne comédie, un film de détente, de délassément fait souvent plus de bien qu'une demi-heure de journal télévisé...

Beaucoup de gens aujourd'hui souffrent des nerfs, sont stressés, mal dans leur peau ; pour les soigner, on leur propose toutes sortes de thérapies... À tous ces gens, je dis : « Allez voir *Sister Act*, vous allez sourire et même rire au milieu de personnes qui ressentiront les mêmes émotions que vous... »

Ce film est à voir non seulement par les déprimés mais aussi par tous ceux qui ont décidé d'épouser une profession religieuse, de quoi donner des idées de renouveau, pousser les brebis égarées à rejoindre le bercail...

Quand je pense à mes années de catéchisme, d'école primaire catholique, baptême, communion et tout le bazar... dommage qu'il n'y ait pas eu une Whoopie Goldberg pour dépoussiérer tout ça... Qui sait, le dimanche, le son des cloches m'aurait inspiré autre chose qu'une douce nostalgie.

*Cela ne fait pas l'ombre d'un doute,
il n'a jamais vu un aussi beau sourire
Il aurait envie de pleurer
de ressembler très fort à une pierre
sur laquelle elle viendrait poser la main
Il voudrait comme les magiciens
fermer les mains, les ouvrir
pleines de petites fleurs de toutes les couleurs
Il voudrait avoir un appareil photo Polaroid*

*Il ose, il s'avance
Elle n'a plus son sourire. Son visage est dur.
Elle dit non...non...
Il n'a jamais vu un aussi méchant regard.
Il voudrait avoir une grosse pierre dans la main
et frapper...frapper...frapper...*

*Il va au cinéma.
Il demande une place adulte*

Pour l'instant

Pour l'instant a été publié en 1994 par les éditions Écho Optique

À ma mère et à mon père

*« Le poids d'un petit oiseau qui s'y pose
suffit à déplacer la Terre. »*

Léonard de Vinci

Clairvoyance

Souvent, elle n'a rien à dire.
Elle voudrait seulement ressembler un peu à ces choses
qui se plaisent dans l'immobilité absolue.
Elle voudrait exister simplement en posant un
regard,
en bougeant un peu le petit doigt, en reniflant.
Et toute la journée regarder doucement
des glaïeuls faner en bas, s'ouvrir au-dessus.

Il attendait sa lettre depuis des jours...

Cette boîte vide, vide d'elle, et pleine
de ces anti-lettres, de ces couleurs trop rouges,
de cette odeur trop vite imprimée, pas encore
séchée.

Cette petite clé qui cale à chaque fois dans la
serrure,
qu'il est obligé de forcer un peu pour découvrir...
et demain...

Voilà demain. La clé coince, il force, la lettre est là.
Et ses lettres si rondes, si pleines, avec son nom à lui,
cette enveloppe, tous ces mots qui dansent déjà
dans sa tête,
que bientôt toucheront ses mains, boiront
ses yeux... tous ces mots pour lui seul...

Parfois il imagine de partir loin (lui qui n'aime pas
voyager),
seulement pour recevoir une lettre d'elle dans un
coin perdu,
et voir son écriture si ronde au-dessus d'un désert
si vide.

Il refait le toit de sa maison.
Il marche doucement sur les tuiles sèches.
En bas, les voitures sont petites.
Lui, il refait son toit.
Il prend une tuile dans ses mains, la pose,
puis dans un léger mouvement,
il se rend subitement compte du vide,
du vide là, du vide de sa vie, du vide de sa maison,
de l'insignifiance de ce toit.
Il commence à rire, il lève les bras au ciel,
il rit de plus en plus fort.
Puis il s'accroupit et pleure dans ses mains.
Quelqu'un vient frapper au petit carreau...
Il se ressaisit. Ça avance ? C'est presque fini.
Le toit est arrangé, protège tout.

Tous les matins, elle change les draps.
Elle les prend, les roule en boule, les rassemble.
Elle les remplace par des neufs tout frais, tout
blancs.

Quand elle entre dans une chambre,
il y a d'abord l'odeur et puis, il y a le lit.
Des cheveux perdus... gagnés,
des millions de plis...
Le couple est encore là,
les corps seuls sont partis.
Elle pose sa main, sent la chaleur,
Imagine, imagine pendant quelques secondes :
elle voit des draps rouges
et qu'elle qui la serre fort à s'envoler...

Elle passe dans une autre chambre,
ici, les draps sont à peine défaits,
un lit d'enfant sage ;
tout a une odeur de lait et d'innocence...
Elle s'empresse de retrouver une chambre en
bataille,
une chambre où se mêlent sang, larmes, plaisir...
coupables, coupables...
absolument coupables.

« Avec quel corps parler,
quels yeux voir,
quand on n'a devant soi
que la peur et le doute... »

Écrire chez elle tient lieu de miroir.

C'est une employée, une petite employée...
employée à taper à la machine, à coller des
timbres,
à sourire, à dire « oui, tout de suite ».

Dans ce café, elle écrit, c'est la pause de midi.
Elle imagine de grands corps qui se donnent
l'un à l'autre,
dans une chambre immense.
Elle observe les marbres immobiles des tables,
les fenêtres tendues à se rompre.
Elle regarde les gens, comme ils pansent
leurs histoires
en plongeant le nez dans des verres déjà
presque vides ;
d'autres plus loin, et les aveux qui brillent.

Et tout autour d'elle, cet espace... ce SPAZIO
Empli de toutes les fragrances.

Que veut-elle faire ?
Elle écrit, elle s'arrête, range son papier
dans son sac.
Puis, calmement, posément, elle se remet du rouge
sur les lèvres.